

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

L'ÉTERNEL
FIANCÉ

AGNÈS DESARTHE

L'ÉTERNEL
FIANCÉ



La citation p. 67 est extraite
de *La Montagne magique*,
de Thomas Mann, traduit de
l'allemand par Claire De Oliveira,
Fayard, 2016.

© Éditions de l'Olivier, 2021.

© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0534-9

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

« Rien n'est mort que ce qui
n'existe pas encore
Près du passé luisant demain est
incolore
Il est informe aussi près de ce qui
parfait
Présente tout ensemble et l'effort
et l'effet »

Guillaume Apollinaire
« Cortège », *Alcools*, 1913

La Cité d'or

En rang par deux, les enfants de l'école maternelle se tiennent par la main. Ils vont à la mairie assister au concert de Noël.

Noël, tout le monde sait ce que c'est. Mais un concert ?

Les voilà assis dans la salle des mariages. Au plafond, un énorme lustre à pendants de cristal menace de les écraser si jamais il tombe, songe une petite fille assise juste au-dessous.

Elle a quatre ans. Chez elle, il y a toujours de la musique. Elle est contente d'en entendre. Elle se récite les noms des compositeurs que sa maman et son papa aiment. Il y a Beethoven. Mais maman préfère Brahms. Il y a Schubert

que papa adore, mais Lise, la grande sœur, veut toujours du Chopin.

Les mains sous les cuisses, la fillette regarde les musiciens de l'orchestre se mettre en place.

Le chef lève sa baguette. Les maîtresses des différentes écoles du quartier qui accompagnent leurs classes font : « Chut ! Chut ! »

Les enfants se taisent. Ils pensent que le père Noël va peut-être venir. On leur a promis que s'ils étaient sages, c'est ce qui arriverait. La petite fille se fiche du père Noël. Ce qu'elle veut, c'est la musique.

Le chef abaisse la main droite, tout en montant la gauche, et une mélodie, tissée de plusieurs dizaines de voix mêlées, s'élève.

La petite fille en a le souffle coupé. Le son est si fort. Tout vibre, de ses

orteils comprimés dans les chaussures vernies sorties pour l'occasion à ses cils immenses qui lui font un regard triste et doux.

Et puis soudain, comme cédant à un ordre impérieux, le garçon devant elle se retourne pour la regarder. Elle ne l'a jamais vu. Ce n'est pas un élève de la Cité d'or – ainsi s'appelle son école. Qui est cet intrus ? De quelle école vient-il ?

Les cheveux mal coiffés, il la fixe. Une masse mousseuse et déséquilibrée, tout vers la gauche ou tout vers la droite, lui donne un air de travers. Il lui dit qu'il l'aime. Il l'a choisie, elle, entre toutes les filles de la salle, « parce que, explique-t-il, tu as les yeux ronds ».

Comment ose-t-il parler alors que la musique a commencé ?

La petite fille pense que si elle lui répond, ils seront foudroyés. Par les

maîtresses, par le chef d'orchestre, par Dieu lui-même.

Elle se tait.

Mais voilà qu'il insiste : « Je t'aime parce que tu as les yeux ronds. »

Ne sachant comment le faire taire, elle rétorque : « Je ne t'aime pas. Parce que tu as les cheveux de travers. »

Le garçon se met à pleurer en silence.

La petite fille est sauvée.

Mais elle songe qu'ils sont à présent fiancés, à cause de la beauté de la musique ; officiellement fiancés, à cause de la salle des mariages.

Des dizaines d'années plus tard, elle considère que ce garçon qu'elle rencontre par hasard, à intervalles réguliers, et qui se rappelle à peine son prénom d'une fois sur l'autre, lui appartient pour toujours.

Comme en musique, elle reprend au

début et, à partir de là, le lien se noue. Il lui dit qu'il l'aime, qu'il l'a choisie parce qu'elle a les yeux ronds, et elle lui répond : « Moi aussi, je t'aime, parce que tu as les cheveux de travers », et tout recommence.

PREMIÈRE PARTIE

Les sœurs et leurs parents

J'avais deux sœurs, une mère, un père. Une famille comme une autre. Pourtant, dans mon esprit d'enfant, elle n'était compatible avec aucune de celles qui nous entouraient. Nous appartenions au clan Capulet, quand le reste du monde était Montaigu.

Ma sœur aînée, Lise, m'a confié un jour que c'était l'impression sur terre la mieux partagée. « Du dehors, a-t-elle expliqué de sa voix mélodieuse, les familles paraissent toutes à peu près fonctionnelles, mais du dedans, c'est atroce, on a forcément une tante à barbe, une arrière-cousine mystique, un oncle pédophile, des bègues, des radoteurs, des lâches, des génies, des

saintes, des puants, des sportifs compulsifs. »

Ma grande sœur avait raison, sous l'œil du microscope, les cellules cessaient d'être de simples cercles ; à l'intérieur, ça grouillait.

Lise est avocate, spécialisée dans les droits de l'homme. Je crois n'avoir jamais rencontré quelqu'un de plus rationnel. Seulement parfois, quand je la regarde à la dérobée, alors qu'elle argumente ainsi avec quiétude et précision de sa voix qui chante toujours plus qu'elle ne parle, mes yeux s'attardent sur un ourlet défait au bas de sa jupe, un talon étrangement usé, une mèche de cheveux qui a échappé à la teinture. Un détail, quelque chose de superficiel mais qui, je ne sais trop comment, me rappelle l'époque où, avec elle, Dora notre sœur cadette,

et mon père, nous essayions de jouer – en réalité il s’agissait plutôt d’un déchiffrage sans cesse renouvelé – le *Quatuor en mi bémol majeur* de Fanny Hensel-Mendelssohn.

C’était Lise l’alto et la meilleure instrumentiste de nous quatre. Nos séances durèrent de mes neuf ans à mes quinze ans. Parfois, nous ne jouions que trois mesures en une heure et demie parce que Lise n’était pas satisfaite. Elle avait un petit mouvement du menton, la mâchoire inférieure qui avançait et la faisait ressembler à un bouledogue. Dès que cette mimique naissait sur son visage, nous savions qu’il était inutile de poursuivre. Mon père était le premier à lever son archet, Dora la dernière, laissant filer une note exaspérante. Comment pouvions-nous être exaspérés par Dora ? Lors de nos